
Les journaux intimes juifs sous le national-socialisme

Arvi Sepp



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/itineraires/1119>

DOI : 10.4000/itineraires.1119

ISSN : 2427-920X

Éditeur

Pléiade

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2012

Pagination : 71-79

ISBN : 978-2-336-00027-5

ISSN : 2100-1340

Référence électronique

Arvi Sepp, « Les journaux intimes juifs sous le national-socialisme », *Itinéraires* [En ligne], 2012-2 | 2012, mis en ligne le 01 novembre 2012, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/itineraires/1119> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/itineraires.1119>



Itinéraires est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Les journaux intimes juifs sous le national-socialisme

Abstract

This article analyses the dialectical relationship between politics and privacy in Jewish writers' diaries held during the National Socialist era; it focuses on Victor Klemperer's writings, in order to demonstrate that holding a diary in such a period can be seen as a genuine attempt to resist against Nazism, and to survive.

Keywords : diary, National Socialism, Victor Klemperer

Mots clés : journal intime, national-socialisme, Victor Klemperer

Le journal se révèle un genre extraordinairement répandu « dans les moments où la subjectivité de l'homme apparaît menacée¹ ». C'est pour cette raison que sous le Troisième Reich, le journal critique devient un contre-pouvoir face à la désindividualisation et à l'instrumentalisation des personnes :

Surgit alors le journal, dissimulé ou caché, force naturelle d'opposition à la dictature des masses technicisées. Le Moi individuel, qui avait goûté à la liberté en Europe, ne veut plus se taire. Limité, apprivoisé, humilié et blessé, le *Je* se cabre, opiniâtre et doutant de sa force contre l'étau mortel du Seulement-nous².

Sous le Troisième Reich, période qui coïncide pour le peuple juif avec une crise tant civilisationnelle qu'existentielle et psychique, le genre avait pris une importance particulière puisqu'il s'agissait à ce moment d'essayer de surmonter cette crise et de porter un témoignage sur l'Holocauste, un témoignage à la fois intimement personnel et hautement public. L'objet

1. Victoria Stewart, « Holocaust Diaries: Writing from the Abyss », *Forum for Modern Language Studies*, n° 41, 2005, p. 418-426, p. 418.

2. Gustav René Hocke, *Europäische Tagebücher aus vier Jahrhunderten. Motive und Anthologie*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1991, p. 172.

de notre réflexion dans le présent article porte sur la relation dialectique entre le public et l'intime dans les journaux intimes de diaristes juifs sous le national-socialisme. L'analyse se concentrera, à titre d'exemple, sur les écrits de Victor Klemperer dont le journal montre de manière impressionnante comment l'intime et le politique sont étroitement liés sous la dictature nazie.

Le journal intime et la dictature nazie

La situation de crise existentielle que représentait le Troisième Reich pour le peuple juif se caractérisait par l'incertitude de son issue, qui ne permettait plus aux personnes concernées de faire un projet de vie ou de société : « Le terme de "crise" d'emblée synonyme de diagnostic et de pronostic est indicateur d'une nouvelle prise de conscience. [...] Les crises échappent toujours à la planification, au pilotage rationnel, qui sont portés par la foi dans le progrès³. » En période de crise, on se retrouve seul, et l'horizon temporel se rétrécit pour épouser radicalement les formes du présent immédiat : « La crise force à questionner l'avenir⁴ ». Parce qu'il fait ressortir la continuité dans le temps, le journal s'avère un moyen privilégié de se confronter au présent immédiat et constitue une forme adéquate de mise en écriture du vécu et des réalités quotidiennes telles qu'elles sont perçues. Gustav René Hocke souligne à propos du genre que dans le journal – et *a fortiori* dans les journaux écrits en temps de crise – les contextes personnel et socio-historique ne peuvent être séparés⁵. Les journaux écrits dans ces périodes constituent de ce fait des fonds culturels et historiques potentiels qui confèrent une grande puissance d'expression aux expériences douloureuses de l'individu placé dans une situation exceptionnelle : « Les journaux les plus dramatiques en Europe sont ceux [...] dans lesquels la crise individuelle déclenche l'écriture diaristique tout comme dans un environnement de crise⁶. » Le journal documentera la modification et l'affirmation de l'identité au cours de ce processus.

La dimension matérielle des notes autobiographiques devient d'autant plus significative dans les périodes historiques de crise que celles-ci sont conservées sur papier et qu'elles laissent ainsi une trace lisible du soi et du monde qui l'entoure. Les journaux dans lesquels les auteurs critiquent le régime ont donc constamment été conservés avec soin, mais aussi le plus souvent dissimulés ou confiés à la garde d'amis proches⁷. Ne serait-ce qu'au

3. Reinhart Koselleck, *Kritik und Krise. Ein Beitrag zur Pathogenese der bürgerlichen Welt*, Fribourg/Munich, Alber, 1959, p. 134.

4. *Ibid.*, p. 105.

5. Voir Gustav René Hocke, *op. cit.*, p. 26.

6. *Ibid.*, p. 21.

7. Voir Lothar Bluhm, *Das Tagebuch zum Dritten Reich. Zeugnisse der Inneren Emigration von Jochen Klepper bis Ernst Jünger*, Bonn, Bouvier, 1991, p. 25.

niveau purement matériel – puisqu’il trace des caractères sur du papier au crayon de mine – le diariste met par écrit sa présence, sa longévité : « Chaque entrée du journal [...] donne la preuve de la survie de l’auteur⁸ ».

Emanuel Ringelblum, célèbre diariste juif polonais, constate dans ses journaux intimes écrits dans le ghetto de Varsovie que tenir un journal est une pratique très répandue au sein du peuple juif, une pratique par laquelle celui-ci témoigne de son sort de manière personnelle⁹. Le point de vue personnel apporté par les victimes juives dans leurs journaux offre un autre éclairage sur l’Holocauste. Il rend visible les destins concrets des individus, au-delà des présentations historiographiques, des statistiques anonymes et des théories scientifiques sur le fascisme. Ces dernières se préoccupent en effet avant tout des auteurs de l’Holocauste en désindividualisant en quelque sorte le peuple juif, relégué sommairement à une entité collective passive.

La dialectique du proche et du lointain, ou encore de la petite histoire et de la grande histoire, constitue au regard de l’interprétation des journaux un cercle herméneutique, dans lequel le tableau historique complet peut d’abord être expliqué et rendu tangible par le détail vécu de manière privée ; tandis que, à son tour, le détail ne devient visible et n’acquiert toute sa signification que sur la toile de fond du déroulement historique général. Les journaux du Troisième Reich sont représentatifs de cette dialectique herméneutique justement parce que, dans ces textes, l’histoire d’une période de crise devient l’histoire d’une crise d’ordre privé, et que chaque épisode individuel est directement lié à ce contexte. Compte tenu de l’importance dévolue à l’individu qui écrit dans les documents autobiographiques, on peut postuler « une conception du sujet, dans laquelle ce dernier est à la fois producteur et produit de l’histoire collective mais aussi de l’histoire individuelle¹⁰ ». Au centre des notes des diaristes, on découvre les effets concrets que des mesures coercitives et des lois ont eus sur des individus bien réels ; les persécutés deviennent des visages qui sortent de l’anonymat dans lequel les enfermait la matrice de la science historique.

Victor Klemperer et l’écriture diaristique de la victime

Le philologue juif allemand Victor Klemperer a tenu de 1933 à 1945 un journal secret, espace clandestin de liberté d’expression dans lequel il peut affirmer son identité individuelle et s’opposer au régime. Publié en deux volumes intitulés *Mes soldats de papier*¹¹ et *Je veux témoigner*

8. Victoria Stewart, *op. cit.*, p. 418.

9. Voir Emanuel Ringelblum, *Ghetto Warschau. Tagebücher aus dem Chaos*, Stuttgart, Seewald-Verlag, 1967, p. 21.

10. Gabriele Rosenthal, « Geschichte in der Lebensgeschichte », *Bios*, n° 2, 1988, p. 5.

11. Voir Victor Klemperer, *Mes soldats de papiers. Journal 1933-1941*, Paris, Seuil, 2000. [Désormais « JI » dans notre texte avec mention de la page citée suivie de la date de la notation].

*jusqu'au bout*¹², il témoigne de la manière dont le diariste a trouvé un mode de notation et de narration quotidien sous le régime nazi. Les écrits personnels de Klemperer montrent aussi le processus de subjectivation déclenché par les ruptures subies dans sa manière de penser et de sentir¹³. Son journal revisite certaines catégories, et particulièrement celles de la « littérature de témoignage » ou de la relation entre « le privé » et « le public »¹⁴.

De tout temps, Klemperer a tenu un journal, mais à partir de 1933, cette habitude devient une stratégie de survie mentale, un « balancier¹⁵ », un moyen de garder sa liberté intérieure et sa dignité, de ne pas céder à l'angoisse et au désespoir. C'est dans son journal qu'il décide de poursuivre l'activité scientifique qui lui est interdite. L'écriture devient alors bien plus qu'un acte de résistance aux réalités présentes, tout à la fois un défi et un acte de bravoure : il aurait suffi que la Gestapo tombât sur ses notes lors d'une perquisition dans la maison des Juifs, dans laquelle le diariste était interné, pour que cessât son immunité et que Klemperer prît le chemin des camps de la mort. La Gestapo espère toujours le prendre en flagrant délit de transgression d'un des multiples interdits qui frappent ces Juifs « protégés » par un époux ou une épouse « aryens ». Une amie, Annemarie Köhler, cache chez elle à Pirna les écrits de Victor Klemperer ; c'est la seule façon qu'a le philologue de renverser son statut d'exclu et de garder un rôle d'observateur.

Sous le Troisième Reich, la « loi contre la diffamation » (*Heimtückegesetz*), interdisait strictement de tenir un journal intime critique et l'écriture représentait un acte de résistance. Aux premières heures de la domination nationale-socialiste, Klemperer était conscient des dangereuses conséquences de ses actes. Les histoires de journaux de bord découverts par la Gestapo étaient légion ; c'est le cas de celui du publiciste Erich Mühsam, assassiné en 1934 au camp de concentration d'Oranienburg¹⁶. Au fil des années, la peur que l'on découvre ses écrits s'accroît chez Klemperer, comme le démontre le passage suivant, datant de février 1942 : « Peur pour mon journal. Il peut me coûter la vie. Où le cacher ? Mais si je ne l'écris pas, je déroge à ma mission ! Cette envie intime de s'immerger dans le

12. Voir Victor Klemperer, *Je veux témoigner jusqu'au bout. Journal 1942-1945*, Paris, Seuil, 2000. [Désormais « JII » dans notre texte avec mention de la page citée suivie de la date de la notation].

13. Pour de plus amples informations sur les questions d'identité et les fonctions du journal intime chez Klemperer, voir Arvi Sepp, « “Témoigner jusqu'au bout”. Les journaux intimes de Victor Klemperer comme écriture secrète sous le national-socialisme », *La Licorne*, n° 87, 2009, p. 87-104.

14. Voir Sonia Combe, « Victor Klemperer : un exemple “atypique” ? », dans Daniel Aberdam (dir.), *Berlin entre les deux guerres : une symbiose judéo-allemande ?*, Paris, L'Harmattan, 2000, p. 122.

15. Victor Klemperer, *LTI. Notizbuch eines Philologen*, Leipzig, Reclam, 2001, p. 19.

16. JI, p. 71, 9 octobre 1933.

travail historique, le souvenir, le monde de l'esprit¹⁷ ». En dépit du danger, Klemperer continue de prendre note, car il considère son témoignage comme une tâche morale et celle-ci est pour lui une source d'espoir :

Je suis si prudent que je cache chaque feuillet, même lorsque je m'interromps pour quelques minutes seulement. Je prête l'oreille à chaque bruit extérieur. Et pourtant, surpris tout à l'heure en train d'écrire. On frappe : sur le palier, des fonctionnaires de la Sûreté en uniforme venus inspecter la maison. Ils ne sont pas entrés chez nous, ils étaient inoffensifs – mais tout de même. Il ne fait pas de doute que ce travail d'écriture, ce manuscrit gardé à la maison sont un danger de mort permanent – pour certains qui y sont mentionnés aussi. Et pourtant, je ne peux pas ne pas écrire. Malgré tout ce qui me déprime [...], je ne peux abandonner l'espoir¹⁸.

En rédigeant son journal, le diariste essaie de préserver son indépendance de pensée et de maintenir un système de valeurs antifasciste, ou plutôt humaniste. Le journal intime de la période de Weimar sert d'archive à ce que Klemperer appelle « collectionner des tranches de vie » : l'observation minutieuse de la vie sociale bourgeoise, son mariage avec Eva Klemperer, des réflexions sur le *Bildungsbürgertum* juif-allemand, les intrigues académiques à l'université technique de Dresde, les troubles politiques après la Première Guerre mondiale, l'inflation, la crise économique mondiale et l'influence croissante du parti national-socialiste. Pour le diariste, il s'agit en général de noter d'un point de vue personnel des éléments de sa propre existence, la façon dont son environnement familial et professionnel se trouve rythmé par le contexte politique et économique¹⁹ :

Toujours collectionner des tranches de vies. Toujours collectionner. Des impressions, des savoirs, des lectures, des images, tout. Et ne pas se demander dans quel but et pour quelle raison. Si l'on en fera un livre ou des mémoires, ou rien du tout, si cela se fixera dans ma mémoire ou bien pourrira comme une vieille photographie. Ne pas se poser de questions, seulement collectionner²⁰.

Des changements dans les motifs d'écriture et dans les thèmes abordés apparaissent avec l'accession au pouvoir d'Adolf Hitler le 30 janvier 1933, bien qu'aux premières heures du Troisième Reich, le diariste s'attache

17. JII, p. 128, 16 juin 1942.

18. *Ibid.*, p. 326, 5 avril 1943.

19. Voir Victor Klemperer, *Leben sammeln, nicht fragen wozu und warum: Tagebücher 1918–1933*, 2 tomes, Berlin, Aufbau, 1996 [désormais « LSI » (t. I, 1918-1924) et « LSII » (t. II, 1925-1932) dans notre texte avec mention de la page citée suivie de la date de la notation].

20. LSII, p. 571, 3 septembre 1929. Devant ses notes se référant à la dépression d'Eva, dans le journal intime de la période de Weimar où de nombreuses pages lui sont dédiées, Klemperer constate de manière déçue : « Ce journal intime ressemble de plus en plus à un agenda » (*Ibid.*, p. 748, 24 avril 1932).

encore en grande partie à collectionner des moments de vie privée. À la longue, les revendications du genre du journal intime évoluent : l'on note une nouvelle conception du rôle de l'écriture, beaucoup plus influencée par la politique, et qui en fait davantage une « chronique » ou un « témoignage ». Klemperer ne se contente plus de donner un témoignage de l'histoire de sa propre vie, privée et professionnelle, mais au contraire dresse une sorte de description de son époque, la plus représentative possible :

Jusqu'alors, la politique, la *vita publica* est la plupart du temps restée à l'écart du journal intime. Depuis que je suis titulaire du poste de professeur à Dresde je me suis parfois prémuni : maintenant tu as trouvé ta mission, maintenant tu appartiens à la science – ne te laisse surtout pas distraire, concentre-toi ! (mais après : Troisième Reich)²¹.

Plus tard, le Troisième Reich entraînera une coupure radicale dans la continuité de la vie du diariste. Les desseins de ses écrits se transforment en raison de la prolifération graduelle des mesures antisémites. Avec l'implantation du régime national-socialiste, Klemperer se positionne de plus en plus en tant que témoin et se focalise de manière croissante sur l'actualité politique quotidienne. Son journal se développe petit à petit, passant d'un journal intime, en grande partie personnel, à un mélange de journal intime et de journal externe, sous forme de chronique²².

Le diariste élabore dans l'intimité quotidienne de la tenue de son journal – dans le danger permanent d'être découvert – un espace privé dans lequel des valeurs opposées à l'idéologie nazie peuvent être articulées. La critique politique et morale du national-socialisme constitue – du point de vue historiographique – le cœur du journal intime dans lequel Klemperer est capable de s'orienter avec humanisme et de mener une entreprise de démythification. Le mode d'écriture diaristique représente ainsi pour lui une tentative de surmonter un traumatisme existentiel, d'échapper au contexte inhumain de l'Holocauste et de redonner un sens à la vie²³. Dans l'écriture de son journal il exprime le « courage qu'[il] [s]e doi[t] du fait de [s]on métier²⁴ », la conscience qu'il a de « la tâche de [s]a vie, [s]on métier,

21. Victor Klemperer, *LTI*, p. 43.

22. Pour de plus amples informations sur la différence entre « journal intime » et « journal externe », voir Françoise Simonet-Tenant, *Le Journal intime. Genre littéraire et écriture ordinaire*, Paris, Téraèdre, 2004, p. 113 *sqq.* Florence Bancaud, de son côté, qualifie le journal de Klemperer d'« extime », dans le sens où la crise existentielle due à la persécution nazie inscrit le moi privé définitivement dans l'espace public de l'histoire de l'Holocauste. Voir Florence Bancaud, « Du je au nous : le journal "extime" de Victor Klemperer », dans Rolf Wintermeyer (dir.), « *Moi public* » et « *Moi privé* » dans les mémoires et les écrits autobiographiques du XVIII^e siècle à nos jours, Mont-Saint-Aignan, Publications des Universités de Rouen et du Havre, 2008, p. 164.

23. Voir Hélène Camarade, *Écritures de la résistance. Le journal intime sous le Troisième Reich*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2007, p. 379 *sqq.*

24. *Jl*, p. 574, 27 mai 1941.

[s]a vocation²⁵ » et son « sentiment de devoir du mémorialiste²⁶ ». Son point de vue est celui d'une victime du national-socialisme, coupe transversale dans la conscience de son époque : son témoignage montre ainsi « la fixation obsessionnelle des nazis sur les Juifs, rien qu'en faisant état de la vie quotidienne, des brimades et de l'ensemble des interdictions de plus en plus ahurissantes qui frappent les Juifs au milieu de la vie quotidienne des autres Allemands²⁷ ». Dans le journal, le privé et le public acquièrent une importance micro-historique toute particulière. L'archive du quotidien sous le national-socialisme, qui apparaît souvent dans l'historiographie comme un bruit éphémère, représente pour le diariste un sauvetage phénoménologique contre l'oubli.

Témoignage privé, témoignage public

Dans son étude du langage nazi, *LTI, lingua tertii imperii*²⁸, l'auteur qualifie son journal de « balancier », qui l'aide à se maintenir en équilibre au-dessus du vide. La métaphore du funambule met en évidence combien son travail d'observation et d'écriture, à l'instar de la perche d'équilibriste, est à la fois précaire et salvateur. Mais la deuxième fonction, celle de porter témoignage, prendra bientôt le dessus, comme cela apparaît suite à un saccage dans la maison des Juifs : « Mais je continue d'écrire. C'est mon héroïsme à moi. Je veux porter témoignage, et témoignage précis²⁹ ! » Pour l'auteur du journal intime, porter témoignage consiste à transmettre à la postérité la description de la tyrannie exercée au quotidien qui, sinon, risquerait de tomber dans l'oubli : « Je veux porter témoignage. [...] Ce ne sont pas les grandes choses qui importent mais la tyrannie au jour le jour que l'on va oublier. Mille piqûres de moustiques sont pires qu'un coup sur la tête. J'observe, je note les piqûres de moustiques...³⁰ ».

Le témoignage livré par Victor Klemperer sur ses expériences sous le Troisième Reich est un rappel pertinent du passé. Il n'a pas seulement une signification historique parce qu'il donne des indications concernant des dates, des lieux, des noms et des informations qui circulent³¹. D'un point de vue historiographique, on peut aussi se tourner vers des journaux intimes comme celui de Klemperer, non pas pour y conserver les événements

25. JII, p. 22, 08 février 1942.

26. *Ibid.*, p. 158, 12 juillet 1942.

27. Georges-Arthur Goldschmidt, « Un témoin du crime absolu. Victor Klemperer au cœur du nazisme au quotidien », dans Jean-François Chiantaretto et Régine Robin (dir.), *Témoignage et écriture de l'histoire*, Paris, L'Harmattan, 2003, p. 380.

28. Viktor Klemperer, *LTI, la langue du III^e Reich* [1947], trad. de l'allemand par Élisabeth Guillot, Paris, Albin Michel, coll. « Agora », 2002.

29. JII, p. 97, 27 mai 1942.

30. *Ibid.*, p. 471, 8 avril 1944.

31. Voir James E. Young, *Beschreiben des Holocaust. Darstellung und die Folgen der Interpretation*, Francfort-sur-le-Main, Jüdischer Verlag, 1992, p. 69.

présentés, mais bien « pour obtenir à leur sujet une connaissance emplie de subjectivité [...]. L'histoire et la théorie, la littérature et l'expérience, le personnel et le politique³² ».

L'orientation temporelle « limitée » à l'unité de mesure structurelle du jour, qui permet une sensibilité particulière au quotidien, aux « piqûres de moustiques », institue un dialogue au-delà du seul journal, du fait que la date de chaque entrée décrit une durée précise, identifiable sans équivoque par une ligne de temps³³. Cette transformation du temps commun en un temps particulier dans le journal est une tentative de l'auteur de s'assurer de son soi, de déterminer un lieu particulier³⁴. Dans son article « Pourquoi dater ses pensées ? », qui passe en revue les carnets de Joseph Joubert, Pierre Pachet attire l'attention sur le fait qu'une datation conséquente de nos pensées dans le journal établit un lien entre notre vie privée et la vie collective. En quelque sorte, dit l'auteur, chaque jour marqué devient ainsi un « événement » de notre vie privée valant la peine d'être remémoré ; le diariste constitue sa vie privée en espace public pour soi-même. Il affirme ainsi que sa « vie personnelle, au moins pour une part, a sa propre dignité et sa propre grandeur³⁵ ».

Sous le national-socialisme, le journal est vu comme une stratégie de survie existentielle qui a pour but de faire front face à la terreur nazie déshumanisante qui menace l'identité. En période de privation, le journal contribue à revaloriser le sujet qui écrit, et à lui rendre une partie de son individualité. On peut faire un parallèle entre le rôle de soutien moral, montré par Sigrid Weigel, que joue la littérature de captivité et la littérature juive de l'époque nazie. L'écriture juive sous le national-socialisme est une « écriture comme stratégie de survie, une façon d'écrire contre les murs, pour se rassurer, pour protéger son identité, écrire contre les manques, comme utopie³⁶ ».

Pour les diaristes juifs sous la dictature nazie, tels que Victor Klemperer, le fait d'écrire un journal intime représente « une aide à la survie dans des situations extrêmes³⁷ ». L'expérience traumatisante de la privation de ses droits, la menace de mort et l'emprisonnement sont combattus par le journal. Les notes soulignent l'effacement partiel et voulu du peuple

32. Bella Brodzki, « Testimony », dans Margaretta Jolly (dir.), *Encyclopedia of Life Writing. Autobiographical and Biographical Forms. Vol. II (L-Z)*, Londres/Chicago, Fitzroy Dearborn, 2001, p. 870.

33. Voir Philippe Lejeune, *Les Brouillons de soi*, Paris, Seuil, 1998, p. 318.

34. Voir Béatrice Didier, *Le Journal intime*, Paris, PUF, 1976, p. 172 sq.

35. Pierre Pachet, « Pourquoi dater ses pensées ? À propos des Carnets de Joseph Joubert », *Esprit*, n° 272, 2001, p. 56.

36. Sigrid Weigel, « Und selbst im Kerker frei... ! » *Schreiben im Gefängnis. Zur Theorie und Gattungsgeschichte der Gefängnisliteratur (1750-1933)*, Marburg/Lahn, Guttandin & Hoppe, 1982, p. 7.

37. Rüdiger Görner, *Das Tagebuch: eine Einführung*, Munich, Artemis, 1986, p. 23.

juif puisque chaque entrée du journal intime – déjà d’une façon purement matérielle, en tant que trace de crayon sur le papier – témoigne de la survie de son auteur. Victor Klemperer s’est donné comme mission d’accomplir un travail historique et il constate de manière rétrospective, en 1946, que les notes des journaux intimes de l’époque nazie sont « bien importantes sur le plan historique³⁸ ».

Arvi Sepp
Université d’Anvers

38. Victor Klemperer, *So sitze ich denn zwischen allen Stühlen: Tagebücher des Victor Klemperer 1945–1959*, t. I (1918-1924), Berlin, Aufbau, 1999, p. 292, 22 août 1946.